

Scénario du film «1922 — Felix Dzerjinski. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

Le texte décrit l'année 1922 comme un moment charnière où le pouvoir soviétique, sur fond de famine catastrophique, lance une offensive massive contre l'Église orthodoxe et l'intelligentsia, sous la houlette de Lénine, de la Tchéka/GPU et de Félix Dzerjinski.

Après quelques années de violences déjà très dures contre le clergé (tortures, exécutions, profanation d'églises), la famine de 1921–1922 frappe des dizaines de millions de personnes dans la Volga, le sud de la Russie et l'Ukraine. Les témoignages évoquent la consommation de cadavres, puis le passage au cannibalisme actif. Lénine considère ce contexte comme une « occasion historique » : dans une lettre secrète du 19 mars 1922, il exige la confiscation des biens de l'Église avec une « énergie frénétique et impitoyable », en expliquant que seule la misère extrême des masses paysannes permet une telle opération. Il ajoute que plus on fusillera de membres du « clergé réactionnaire », mieux ce sera.

Sous couvert d'« aide aux affamés », l'État saisit systématiquement l'or, l'argent, les pierres précieuses, mais aussi les objets de valeur muséale des églises et monastères. À Moscou, des commissions spéciales, appuyées par l'armée, la GPU et des agents infiltrés, organisent le pillage de centaines d'églises, surveillent les réactions de la population et répriment tout mouvement de protestation. Les clochers sont particulièrement gardés pour empêcher les sonneries de tocsin. Le patriarche Tikhon, qui avait dénoncé le pouvoir bolchevique et organisé d'importantes collectes en faveur des affamés, est arrêté, interrogé à la Loubianka, placé en résidence surveillée puis emprisonné. Il sera finalement libéré en 1923 après s'être officiellement « repenti », alors que le pouvoir a déjà largement brisé la résistance de l'Église et mis en place une stratégie de division interne confiée à Dzerjinski et à son collaborateur Tuchkov.

Félix Dzerjinski, issu d'une vieille noblesse polonaise et décrit comme un fanatique au charisme troublant, dirige la Tchéka puis la GPU. Le texte juxtapose la misère du pays avec l'opulence discrète de son régime alimentaire et de ses datchas, tout en rappelant sa légende d'« ascète ». Il vit entre la Loubianka, plusieurs appartements à Moscou et trois résidences de campagne où il chasse. Marié, admiré par certains artistes et intellectuels occidentaux (comme la sculptrice Clare Sheridan), il est aussi l'organisateur central de la terreur d'État, dormant littéralement au travail, interrogeant lui-même les prisonniers et supervisant les exécutions.

Parallèlement à la lutte contre l'Église, le régime s'attaque à l'intelligentsia. En 1922, environ 217 représentants des milieux philosophiques, académiques et professionnels sont expulsés à l'étranger sur les fameux « bateaux des philosophes ». Une multitude d'autres sont exilés à l'intérieur du pays ou arrêtés. Des bureaux de « soutien à la GPU » sont implantés dans toutes les institutions pour repérer les personnes « peu fiables ». Les monastères sont transformés en camps de concentration ou en colonies pour enfants, les activités économiques des camps étant exonérées d'impôts. Dzerjinski s'occupe aussi de la « protection de l'enfance », dans un contexte où des millions de mineurs errent sans famille et où l'État cherche à contrôler cette masse potentiellement dangereuse, notamment parce qu'une partie se rallie au milieu criminel structuré par d'anciens officiers blancs.

Enfin, dans le contexte de la NEP, Dzerjinski prend la tête du Conseil supérieur de l'économie nationale (VSNKh). Paradoxe majeur : le chef de la police politique se met à défendre certains aspects du secteur privé, à plaider pour la prospérité du monde rural et à critiquer violemment le bureaucratisme. Ses prises de position, proches sur certains points de la « droite » du parti, entreront bientôt dans la catégorie des « déviations » punies de mort. Le 20 juin 1926, après un discours virulent contre la gestion bureaucratique, il meurt d'une crise cardiaque. Au moment de ses funérailles, on célèbre en lui à la fois le « grand terroriste » et le « grand tchékiste », tandis que reste soigneusement caché un épisode tragique de son enfance : la mort accidentelle de sa sœur, tuée par lui d'un coup de fusil.

1922 — Félix Dzerjinski

L'année 1922 après la naissance du Christ est l'année de l'offensive officielle et triomphale du pouvoir soviétique contre l'Église. Le décret du Sovnarkom et les décisions sur la saisie des biens d'Église ont légalisé, dans la conscience de masse, ce qui, pendant les quatre premières années du pouvoir bolchevique, se faisait déjà contre l'Église et le clergé.

Dans un court intervalle sans bolcheviks, en 1919, l'Église d'Ekaterinodar a diffusé un Appel aux Églises chrétiennes du monde entier. « Bafouant tout ce qui est cher au peuple dans le domaine de la foi, écrivaient-ils, les bolcheviks s'efforcent d'allumer en lui la haine et l'instinct du pillage. Le débridement total des passions et des vices est l'attrait principal pour la masse obscure du peuple. C'est là-dessus, et sur la terreur, que les bolcheviks bâtissent leur pouvoir. »

Il faut dire que les bolcheviks ont réellement réussi à outrager tout ce qui était sacré pour le peuple dans le domaine de la foi, et la tentation de la totale impunité s'est vite mêlée à la peur dans ce vieux pays orthodoxe.

À l'archevêque Andronique de Perm, on creva les yeux, on découpa les joues, on lui coupa le nez et les oreilles, puis on le promena, agonisant, dans la ville, et les gens dans la rue riaient. Ensuite, on le noya. Dans le gouvernement de Kherson, un prêtre fut crucifié sur une croix.

Le prêtre Grigori Dmitrievski, du village de Solomenskoïe, gouvernement de Stavropol, âgé de 27 ans, demanda qu'on le laisse prier avant la mort. Il pria à haute voix sous les moqueries des soldats de l'Armée rouge. Puis les soldats se lassèrent : à coups de sabre, ils lui tranchèrent d'abord les oreilles, puis la tête.

Au printemps 1918, à Toula, les bolcheviks mitraillèrent une procession religieuse. Les prêtres étaient en général fusillés en même temps que leurs familles. Avant cela, on venait faire une perquisition. On exigeait d'être régalé ; l'alcool, ils l'apportaient eux-mêmes. Les perquisitions étaient menées par des unités de l'Armée rouge, avec la participation de la population locale.

La profanation des églises a sur la masse principale de la population un effet absolument dissolvant. Les vêtements liturgiques servent à faire des pantalons, des jupes et des robes, des couvertures pour les chevaux. On brise les lampes à huile, on renverse l'huile, on piétine les cierges. Dans la rangée inférieure des iconostases, les icônes sont en général défoncées. Manifestement à coups de pied. Le chic particulier consiste à emporter le butin sur des charrettes en passant par les portes saintes.

Stricto sensu, ce n'est pas pratique, car un escalier y mène. Mais la folie ne tolère pas le pragmatisme.

À la suite de la guerre civile et de la politique de communisme de guerre, une terrible famine a commencé dans le pays. 1922 est le sommet de la première famine soviétique. D'après les souvenirs d'un paysan de Riazan, Morgatchev : « Des femmes affamées avec des enfants marchaient de la région de la Volga vers Moscou. Une femme a raconté l'histoire de sa sœur. Elle vivait dans un village près de Samara. Son mari est mort de faim. Elle-même, couchée sans connaissance, réclamait sans cesse à manger. Les voisins ont traîné le corps du mari au sous-sol, ont commencé à lui couper de la viande, à la faire cuire et à la donner à la femme. Elle a commencé à se remettre, à se lever, et est tombée sur les restes de son mari. Elle a compris ce qu'on lui avait fait manger et a perdu la raison. »

Extrait du journal de l'écrivain Evgueni Zamiatine : « Dans un canton, on mangeait des galettes faites avec du fumier de cheval. Dans un autre village, on a fait cuire et mangé une galoche de caoutchouc oubliée par un Américain. Un cheval à peine mort, encore tiède, on le mangeait cru. Les feuilles de l'année précédente étaient un mets délicat. » En 1922, on note que, jusque-là, les affamés mangeaient leurs proches morts de faim. Depuis peu, on observe que les membres les plus forts de la famille tuent et mangent les plus faibles.

En 1922, souffraient de la faim les populations des gouvernements de Simbirsk, Saratov, Samara, Oufa, Nijni-Novgorod, Penza, Tsaritsyne, Astrakhan, Oural, Orenbourg, Voronej, Riazan, Tambov, Stavropol, ainsi que des républiques tatares, bachkires, tchouvaches, terskes et montagnardes. Le sud de l'Ukraine souffre également de la faim : gouvernements d'Ekaterinoslav, Poltava, Tchernigov.

Ce bulletin vient d'un front particulier des bolcheviks. Le travail éducatif par la faim marque durablement, pour plusieurs générations. C'est donc une grande victoire. Dès lors, un morceau de pain sera perçu avec gratitude, comme une autorisation de vivre accordée de la main de l'État.

En 1922, la population totale des régions frappées par la famine est d'environ 32 millions de personnes. Parmi elles, plus de 20 millions souffrent effectivement de la faim. Autrement dit, un citoyen sur sept de la Russie soviétique, en 1922, se trouve dans un état de faim proche du cannibalisme.

C'est à ce moment-là, le 19 mars 1922, que Lénine adresse une lettre secrète aux membres du Politburo : « C'est précisément maintenant, et seulement maintenant, que, dans les régions affamées, on mange des hommes et que les routes sont jonchées de centaines, sinon de milliers de cadavres, que nous pouvons et devons procéder à la saisie des biens d'Église avec l'énergie la plus folle et la plus impitoyable, afin de nous assurer un fonds de plusieurs centaines de millions de roubles-or. Sans ce fonds, aucun travail d'État n'est pensable. Et il n'est possible de le faire avec succès que maintenant, car aucun autre moment que celui de la famine désespérée ne nous donnera un tel état d'esprit au sein des larges masses paysannes. »

À la veille du XI^e congrès du parti, Lénine précise : « Plus nous réussirons à fusiller de représentants du clergé réactionnaire à ce sujet, mieux ce sera. »

À cette époque, Lénine est déjà gravement malade. Trotski écrit que son état s'est aggravé dès la fin de 1921. En décembre, Lénine informe les membres du Politburo par un billet : « L'insomnie s'est terriblement aggravée. J'ai peur de ne pas pouvoir faire de rapport ni à la conférence du parti, ni au congrès des Soviets. »

Au début de 1922, on prépare la Conférence internationale de Gênes. Lénine écrit aux membres du Politburo : « Je viens de recevoir deux lettres de Tchitcherine. Il propose, contre une compensation décente, d'accepter la représentation d'éléments parasites dans les Soviets. Le faire pour complaire aux Américains. Cette proposition de Tchitcherine montre qu'il faut l'envoyer d'urgence au sanatorium. » Lénine lui-même passe l'essentiel de son temps à l'ancienne propriété Morozov, à Gorki.

En 1922, la Commission extraordinaire panrusse – la Vtchéka – est rebaptisée Direction politique principale – GPU auprès du NKVD. Le président de la GPU, Félix Edmoundovitch Dzerjinski, était auparavant, depuis décembre 1917, président de la Vtchéka.

Les médecins recommandent à Dzerjinski de se nourrir de viande blanche : poulet, dinde, tétaras, veau, poisson.

Ils lui conseillent catégoriquement d'éviter la viande rouge. Des fruits, des légumes et encore des légumes, des plats à base de farine.

Menu du président de la GPU auprès du NKVD de la RSFSR, c'est-à-dire de la Russie, totalement affamée.

Lundi : consommé de gibier, saumon frais, chou-fleur à la polonaise (à la polonaise – cela tombe bien, Dzerjinski est Polonais, né au domaine de Dzerjinovo, district d'Ochmiany, gouvernement de Vilna).

Mardi : solianka de champignons, côtelettes de veau, épinards aux œufs.

Mercredi : soupe-purée d'asperges, bœuf bouilli – avec deux « l » – choux de Bruxelles.

Jeudi : soupe boyarde, esturgeon stérlet à la vapeur, verdure, petits pois.

Vendredi : purée de chou-fleur, esturgeon « AM », haricots maître d'hôtel.

Samedi : oukha d'esturgeon stérlet, dinde aux pommes, cerises et prunes en saumure. Champignons à la crème.

Dimanche : soupe aux champignons de Paris frais, poulet Marengo, asperges.

Le menu de la fête du tricentenaire de la maison Romanov est visiblement inférieur à celui de Dzerjinski.

Souvenirs : « Dzerjinski était un ascète. Même à la Tchéka, il hurlait contre les employés qui essayaient de mieux le nourrir que les autres. »

Souvenirs : « Il avait des cheveux souples, d'un doré foncé, et des yeux étonnants – gris-vert, attentifs et rieurs. Personne n'a jamais remarqué dans ce regard l'expression de l'indifférence. »

Sa femme, Sofia Sigismondovna, écrit : « Il était très beau. Onze ans de prison, d'exil et de travaux forcés l'ont épargné. Il est resté beau. »

Sofia Sigismondovna se souvient qu'un soir d'été 1918, tard, sous sa fenêtre à Zurich, en Suisse, elle entendit un air tiré du Faust de Gounod. C'était un vieux signal conspiratif convenu, dont Dzerjinski se servait pour annoncer sa présence. L'été 1918, il était venu se reposer à Zurich, incognito, sous le nom de Félix Damanski.

Le 6 juillet 1918, à Moscou, l'ambassadeur d'Allemagne Mirbach fut assassiné. Les meurtriers, les employés de la Vtchéka Blumkine et Andreïev, présentèrent à l'ambassade d'Allemagne un document portant le numéro 1428 et la signature de Dzerjinski.

Le 8 juillet, le journal Pravda publia une déclaration de Dzerjinski : « Étant donné que je suis incontestablement l'un des principaux témoins dans l'affaire Mirbach, je ne considère pas possible pour moi de rester à la Vtchéka. Je demande au Conseil des commissaires du peuple de me relever de mes fonctions de président de la Vtchéka. »

Le Comité central du parti le relève de ses fonctions pour peu de temps. Le 22 août, il reprend son siège. Jusqu'au 22 août, Dzerjinski a passé son temps avec sa femme en Suisse. À Zurich, Dzerjinski est sans sa barbe habituelle.

La cousine de celui qui deviendra Premier ministre britannique, Winston Churchill, la sculptrice Clare Sheridan, a écrit : « Jamais il ne m'est arrivé de modeler une tête plus belle que la tête de Dzerjinski. Et ses mains ! Je ne croirai plus jamais un mot de ce qu'on écrit chez nous sur M. Dzerjinski. » Les voyages en Russie soviétique que faisait Lady Sheridan sont aujourd'hui qualifiés de tourisme extrême. Elle se souvenait des séances de pose : « Aujourd'hui, Dzerjinski est venu. Ses yeux semblaient, à n'en pas douter, lavés par les larmes d'un chagrin éternel. »

L'un des plus célèbres tchékistes, Martin Latsis, écrit : « À la Tchéka, Félix Edmoundovitch désirait partout agir lui-même. Il interrogeait lui-même les personnes arrêtées. Il fouillait lui-même dans les matériaux à charge. Il organisait lui-même les confrontations. Et dormait même là, à la Loubianka, dans son bureau derrière un paravent, où on lui avait installé un lit. »

Le membre du collège de l'OGPU, Iakov Peters, renchérit : « Il travaillait jour et nuit. Il interrogeait lui-même les arrêtés. Exténué au dernier degré. Dans une vieille vareuse usée, avec de grandes bottes de chasse. »

À propos, des bottes de chasse. Ce n'est pas tout à fait vrai de dire que Dzerjinski travaillait sans connaître le repos. Il connaissait le repos. Et même un repos régulier. Il aimait se reposer à la datcha. Il en avait trois. L'une à Sokolniki. À partir de maisons expropriées, on y avait créé une colonie de datchas de la Tchéka. La deuxième datcha était à Kountsevo, où la plupart des membres du Comité central avaient une datcha. Mais Dzerjinski préférait sa troisième datcha, dans la colonie de Lioubinovo, district de Naro-Fominsk. Il allait à la datcha chaque dimanche. Sa femme et son fils l'écrivent. À la datcha, Dzerjinski chassait. Et c'est précisément dans ces bottes de chasse, avec lesquelles il parcourait les forêts de la région de Moscou, qu'il venait à la Loubianka. Pour ce qui est des bottes, nous pouvons donc tout à fait faire confiance aux souvenirs du membre du collège de la GPU, Peters.

En outre, pour les vacances, Dzerjinski allait dans le sud, à Odessa, Soukhomi, Kislovodsk, en Crimée. Il allait aussi au vieux lieu de villégiature d'avant la révolution, Sestroretsk, sur le golfe de Finlande. À deux pas à peine de Sestroretsk vivait alors Ilia Répine. Mais l'œuvre de Répine était séparée du repos de Dzerjinski par la frontière finlandaise.

Dzerjinski était issu d'une vieille famille de la noblesse polonaise. Extérieurement, surtout dans sa jeunesse, il incarnait absolument l'aristocrate. Dans son enfance, dans la famille, on l'appelait « le petit Raphaël ».

Le philosophe russe Nikolai Berdiaev, avant d'être expulsé de Russie en 1922, a été interrogé par Dzerjinski. Il se souvenait : « Je pense qu'il n'était pas un homme mauvais, et même, par nature, pas un homme cruel. C'était un fanatique. Il donnait l'impression d'un possédé. Il y avait en lui quelque chose de terrifiant. Autrefois, il voulait devenir moine catholique et il a transféré sa foi fanatique au communisme. »

Dans sa jeunesse, il obligeait tous les membres de la famille à prier et entraînait dans une colère extrême lorsqu'ils ne priaient pas avec la même exaltation que lui. Son directeur de conscience fut horrifié par cette religiosité frénétique et entreprit de le dissuader d'entrer au séminaire catholique.

En 1922, on charge Dzerjinski non seulement d'assurer la saisie des biens d'Église, mais aussi du travail extrêmement délicat consistant à provoquer le schisme et la désorganisation de l'Église orthodoxe. Pour la partie concernant la saisie des biens ecclésiastiques, Dzerjinski a de solides concurrents. Commissaire extraordinaire du Sovnarkom pour le recensement et la centralisation des valeurs, sur proposition de Lénine, Trotski est nommé. Lénine, qui estimait et ménageait particulièrement Trotski, ordonne de ne pas prononcer son nom à ce sujet. Formellement, la campagne antireligieuse est placée sous la responsabilité du président du Comité d'aide aux affamés – le Pomgol – Kalinine.

« Officiellement, seul le camarade Kalinine doit intervenir avec quelque mesure que ce soit. En aucun cas et sous aucun prétexte, ni dans la presse ni d'une autre manière, le camarade Trotski ne doit apparaître en public. » Lénine n'humilie pas Trotski, il le couvre.

Au tout début de 1922 paraît un décret ordonnant la saisie, dans les églises et les monastères, de tous les biens ayant une valeur muséale, sans exception. Dans la foulée, l'Église est tenue de remettre tous les objets en or, argent et pierres précieuses. Toute la campagne antireligieuse se déroule sous le slogan de l'aide aux affamés. Dès 1918, pour l'anniversaire du coup d'État d'Octobre, le patriarche Tikhon avait adressé au Sovnarkom une lettre où il disait : « Lorsque vous vous êtes emparés du pouvoir, quelles promesses avez-vous faites au peuple et comment les avez-vous tenues ? En vérité, vous lui avez donné une pierre au lieu de pain, un serpent au lieu de poisson. » À l'appel du patriarche Tikhon, en février 1922, les fidèles avaient recueilli plus de 8 926 000 roubles pour les affamés, sans compter les bijoux et les vivres.

Au plus fort de la famine, les églises sont bondées de fidèles en prière. Le 11 septembre 1921, pendant les vigiles, le peuple a rempli non seulement la cathédrale du Christ-Sauveur, mais aussi toute la place alentour. Trois métropolitains célébraient simultanément la liturgie en plein air à différents endroits de la place.

Quelques jours plus tard, le patriarche Tikhon célèbre un office de supplication à la porte Varvarskie. Deux soldats de l'Armée rouge se fraient un passage vers lui à travers la foule. Celle-ci ne les laisse pas passer et crie : « Père bien-aimé, délivre-nous. Notre maître, conduis-nous au Kremlin. »

On n'avait pas vu autant de monde dans les églises depuis longtemps que pendant cette famine. Le patriarche, âgé de 56 ans, célèbre pratiquement chaque jour.

Prenons une semaine de ce décembre 1921 de disette.

Le 4 décembre : liturgie à l'église de la Présentation, à la Loubianka.

Le 6 décembre : liturgie à l'église de saint Serge de Radonège, à Pouchkari.

Le même jour : vigiles à l'église de sainte Catherine la Martyre, à Ordynka.

Le 7 décembre : liturgie à l'église de sainte Irène la Martyre, à Pokrovskoïe.

Le 8 : vigiles à l'église de saint Georges le Victorieux, à Gruziny.

Le 9 : liturgie à l'église de saint Georges le Victorieux, dans la Petite Nikitskaïa.

Le 10 : liturgie à l'église de la Trinité, à Karacharovo.

Le 11 décembre : liturgie à l'église des saints Pierre et Paul, place Preobrajenskaïa.

Le 5 mai 1922, le patriarche Tikhon reçoit une convocation signée du chef de la 6^e section du Département secret de la GPU. La 6^e section s'occupe des affaires de l'Église. Dans la convocation, il est exigé qu'il se présente le jour même, à 19 heures, à la Loubianka. Dès le lendemain, le journal Izvestia publie un article informant de l'interrogatoire. Ce jour-là, un détachement de soldats de l'Armée rouge se présente au patriarche, dans son appartement de la cour de la Trinité. Le patriarche est placé en résidence surveillée. Le lendemain, il célèbre la liturgie à l'église de la Transfiguration du Sauveur, au village de Bogorodskoïe.

Le 9 mai : interrogatoire à la Loubianka.

Au 9 mai 1922, le pillage et la destruction des églises, sanctionnés par Lénine, se déroulent déjà à plein régime.

À Moscou, les mesures de spoliation de l'Église ont commencé le 31 mars. Sept commissions de district ont été créées, qui devaient traiter 600 églises. Il était prévu d'en piller 45 par jour. Pour chaque église, on envoyait 14 membres de la commission, plus 10 agents secrets du service de Dzerjinski. Cette dizaine était chargée, entre autres, de rédiger des rapports sur l'état d'esprit dans les entreprises et les immeubles alentour. En outre, au sein du district militaire de Moscou, un état-major opérationnel a été créé, les troupes du district sont mises en état d'alerte maximale en cas de soulèvement de la population. Dans chaque district sont rattachés des détachements de TchON, les unités de destination spéciale du NKVD, le département de Dzerjinski.

L'opération de saisie des biens d'Église a commencé dans Zamoskvoretchie, Khamovniki et Krasnaïa Presnia. C'étaient les premiers districts d'essai, où l'on a concentré un maximum de troupes. Toutes les unités militaires du secteur sont placées sous les ordres du commandant de Krasnaïa Presnia. Des rapports des lieux sont envoyés au centre quatre fois par jour, et, dans certains cas, toutes les demi-heures. Dépêche du monastère Novodievitchi : « L'espace autour du monastère est rempli de groupes de fidèles effrayés, parmi lesquels on voit la coiffe noire d'une nonne. Ils discutent de l'événement, attendent un miracle. Les soldats de l'Armée rouge, fusils en main, garantissent qu'aucun miracle ne se produira. »

Le père Macaire, du monastère Danilov, accourt à la cour de la Trinité auprès du patriarche Tikhon en s'écriant : « Les pillards ont tout pris. » En prononçant ces mots, il tombe sur la commission qui travaillait chez le patriarche. Le père Macaire est immédiatement envoyé à la Loubianka.

Les clochers sont placés sous une protection spéciale des employés du NKVD. On redoute panique la sonnerie d'alarme des cloches. Dans l'église de la Théophanie de Dorogomilovka, la seconde par sa taille après la cathédrale du Christ-Sauveur, un garçon a réussi à grimper au clocher et à faire sonner la cloche. Aux cris de « Frappez les communistes ! », une foule de trois mille personnes s'est rassemblée. On n'a pu la disperser qu'avec l'arrivée de cavaliers. Pendant tout ce temps, la commission poursuivait la saisie des biens dans l'église. Dans les années 1930, l'église de la Théophanie fut démolie.

Au pillage de l'église de la Transfiguration du Sauveur ont essayé de s'opposer les ouvriers de l'usine voisine « Bogatyr ».

Le pillage des églises et la violation des droits de l'homme en Russie sont discutés à la conférence internationale qui se tient simultanément à Gênes. Le commissaire du peuple aux Affaires étrangères, Tchitcherine, pose à sa direction la question de la régularisation des relations avec l'Église. Le chef de la GPU, Dzerjinski, y est catégoriquement opposé. En mai 1922, le Vatican

propose de racheter les reliques confisquées, à n'importe quel prix. Le Comité exécutif central rejette cette proposition. Les objets saisis sont envoyés à la fonte. Un personnel spécial est affecté à l'extraction des pierres précieuses et des perles des revêtements d'icônes et des livres liturgiques. Ces perles étaient surnommées « crachats ». Le produit de leur vente pouvait être dérisoire : la perle de rivière est très bon marché.

Extrait d'une lettre privée interceptée, envoyée de Russie à Belgrade : « Mon cher ami, chez nous, dans la ville, on a pillé toutes les églises, et l'on disait que l'argent tiré de la vente des objets d'Église servirait à acheter des vivres pour la ville. Mais tout cela est mensonge, car après le pillage, l'ivrognerie s'est accrue, et les maîtresses des communistes se sont mises à porter les perles et les diamants retirés des icônes. »

De la cathédrale du Christ-Sauveur, on a confisqué 34 pouds d'argent ; de l'église d'Ekaterinbourg – plus de 50 pouds ; de l'église de Basile-le-Bienheureux – 24 pouds d'argent, 6 livres d'or ; des églises du Kremlin – 290 pouds d'argent, plus d'un poud d'or, 259 diamants, 672 brillants. Dans la chapelle de l'Icône de la Mère de Dieu d'Iversk, on a pris 5 pouds d'argent, un poud d'or, près de 100 diamants.

À côté de la chapelle d'Iversk, sur le bâtiment de la Douma municipale – futur Musée Lénine –, l'image de saint Alexandre Nevski a été arrachée dès 1919, et à sa place a été scellée une grande étoile avec l'inscription autour : « La religion est l'opium du peuple ».

La même année 1919, au monastère de la Trinité-Saint-Sergue, dans un accès de curiosité blasphématoire, on a ouvert la châsse avec les reliques de saint Serge de Radonège. Une commission technique spéciale a été créée pour l'ouverture des reliques.

Les ouvertures de reliques étaient filmées. En 1922, on projetait largement ce genre de films au cinéma.

Bien avant ces films, en janvier 1899, Félix Edmoundovitch Dzerjinski, en exil à Noline, gouvernement de Viatka, correspondait avec sa fiancée et future épouse manquée, Margarita Fiodorovna Nikeleva, également en exil dans le même gouvernement.

En janvier, il lui écrit : « Tu vois en moi un fanatique de la cause. Et cela te plaît. Et pourtant, je ne suis qu'un pauvre gamin pitoyable. Je peux briser entièrement ta vie, et ce faisant, je briserai définitivement la mienne. C'est moi le premier qui t'ai proposé de nous marier religieusement, mais maintenant cette idée me fait peur. Nous pouvons tout simplement organiser une rencontre, simplement vivre un mois ou deux. »

Puis encore une lettre : « Je ne suis bon ni pour écrire, ni pour devenir savant, je ne sais même pas parler de ceci ou cela avec les paysans, ni avec les ouvriers. Je ne suis que l'agitateur d'une idée. »

Le 4 novembre 1922, le Politburo du Comité central du PCR(b) a reçu le relevé final de la saisie des richesses de l'Église.

Au total, on a saisi pour 4 650 000 roubles.

Sur cette somme, seulement 1 million de roubles ont été dépensés pour acheter du pain pour les affamés, et le peuple affamé n'a rien reçu de plus.

Le reste de l'argent a servi à financer la campagne elle-même contre l'Église. Rien que pour le mois d'avril 1922, les dépenses liées à la saisie ont atteint 1 559 592 roubles-or. Tous les pillards étaient

approvisionnés en vivres, en pleine famine. En outre, avec ces mêmes fonds, on fit des cadeaux en argent à la 1^{re} Armée de cavalerie et aux membres des commissions de saisie. On paya aussi les salaires des employés du Comité exécutif central pour le mois de mars.

Le 16 mai, au Politburo, Trotski réclama 5 % des biens confisqués, en nature, pour que le Commissariat à la Guerre les vende lui-même. C'est précisément ce que le patriarche Tikhon avait déjà averti en 1918. Le patriarche disait que tout l'argent irait à la défense d'un pouvoir qui rêve de révolution mondiale. À partir du 19 mai 1922, le patriarche est détenu au monastère Donskoï. D'avril à juin 1923, on le garde dans la prison intérieure de la GPU, chez Dzerjinski.

Le adjoint de Dzerjinski à la Vtchéka, membre du collège de la GPU, Iakov Peters, a pendant un temps, en 1920, travaillé à la Tchéka de Rostov-sur-le-Don. Les exécutions se faisaient au son de deux moteurs fonctionnant. Peters assistait souvent lui-même aux exécutions. Les soldats de l'Armée rouge racontaient qu'un garçon courait toujours derrière Peters en criant : « Laisse-moi faire ! »

La sculptrice Clare Sheridan, qui admirait les mains de Dzerjinski, s'était amourachée, en 1911 à Londres, de Peters, lors du procès contre lui et Cie. Peters et ses compagnons étaient soupçonnés de préparer le cambriolage d'une bijouterie à Londres. Peters fut acquitté. Au moment de sa libération, il fit la connaissance de la cousine de Churchill et commença à la fréquenter. Winston Churchill déclara alors à sa parente à propos de Peters, âgé de 25 ans : « Des gens comme lui, même la tombe ne les corrigera pas. »

En 1921, Dzerjinski devient président de la Commission pour l'amélioration de la vie des enfants.

En réalité, le système de protection de l'enfance avait commencé à être construit en Russie dès Catherine II. À cette époque, sont apparues les premières maisons d'enfants pour ceux « nés dans le malheur et sauvagement rejetés par leurs parents ». C'est alors aussi que, pour la création de familles d'accueil, l'État s'est mis à verser de l'argent aux parents nourriciers : pour un enfant de deux ans – 10 roubles, de trois ans – 17 roubles, de cinq ans – 30 roubles. Des sommes importantes pour l'époque.

Parmi les réformes du tsar Alexandre II, assassiné par les terroristes, la plus méconnue est la réforme des lieux de détention, surtout pour les établissements correctionnels pour enfants. Dès 1866, on crée des refuges spéciaux pour enfants afin d'éviter qu'ils ne soient corrompus en prison. À Moscou existe le célèbre refuge des marchands Rukavichnikov.

Le système se développe sous Nicolas II. Parmi les enfants recueillis dans les institutions, on trouve des enfants de toutes les classes, y compris de la noblesse. En 1895 est créée, à l'échelle de toute la Russie, le réseau des « refuges de travail Olga pour enfants », du nom de la grande-duchesse Olga Nikolaïevna. Des refuges particuliers sont placés sous le patronage de l'impératrice. Tout cela, c'est avant Dzerjinski.

La guerre civile a jeté dans la rue un nombre record d'enfants vagabonds : 7 millions. Parmi eux, environ 5 millions d'orphelins.

Dans le journal Pravda du 14 février 1926, un article intitulé « Les enfants des rues » indique qu'en 1922, 600 000 enfants vagabonds se trouvaient sous contrôle de l'État. Le sort des autres n'est pas suivi par l'auteur de l'article.

Dzerjinski, lui, suivait le sort des adolescents dans le monde criminel. Il y avait à cela des raisons purement pragmatiques. Au début des années 1920, après la fin de la guerre civile, le monde criminel s'est doté d'une nouvelle nuance. D'anciens officiers, qui n'avaient pas rejoint l'Armée rouge et n'avaient pas quitté la Russie, étaient entrés dans ce milieu. Officiers de combat, sachant planifier des opérations, maniant à la perfection les armes, expérimentés et volontaires, s'engagèrent sur la voie du crime avec toute leur haine du pouvoir. Dans la vie civile, ils ne risquaient que le peloton d'exécution. L'ancienne élite criminelle sentit la concurrence, la supporta et ne céda pas sa place. Vers ces anciens officiers se tournèrent les enfants des rues, une nouvelle génération dans le monde du crime. Par principe, les officiers ne s'occupaient pas de politique. Ils n'en furent pas moins perçus par le pouvoir comme une partie particulièrement dangereuse, idéologiquement, du milieu criminel. L'armée millionnaire des enfants des rues, si elle passait sous leur direction, devenait une menace tangible. À partir de ce moment, s'instaure une distinction : criminels issus de la classe ouvrière et paysanne et ceux qui ont commis un crime en vertu de leurs habitudes de classe, de leurs opinions ou de leurs intérêts.

L'adjoint de Dzerjinski à la Commission pour l'amélioration de la vie des enfants est Alexandre Beloborodov. C'est lui qui, en 1918, sur ordre de Lénine, a signé l'ordre d'exécution des enfants du tsar. En 1918, Beloborodov était à la tête du Soviet de l'Oural.

Dans le Code des travaux correctionnels de la RSFSR de 1924, on voit clairement le principe de classe appliqué aux criminels. Par exemple, dans la section 3, chapitre 3, article 97, il est écrit : « Les spectacles de théâtre dans les lieux de détention doivent être gratuits pour les détenus issus des couches laborieuses. » Les personnes d'origine ouvrière ou paysanne apparaissent dans le code comme « ayant commis un crime par accident ». Le code ne mentionne pas les lieux de détention relevant du système de la GPU. Ce qui est naturel. Dans un ordre de Dzerjinski en date du 8 janvier 1921, le point 5 prescrit la création pour la bourgeoisie de camps de concentration. Par cet ordre, Dzerjinski formalise un système déjà existant et le place sous l'aile de la Tchéka-GPU. Les monastères sont un lieu privilégié pour les camps de concentration, comme pour les colonies d'enfants. Les terres monastiques, retirées à l'Église, passent sous la gestion de la GPU. Tous les types d'activités des camps et les revenus qui en découlent sont exonérés d'impôts. De ce point de vue, tout est prêt pour l'arrivée de Staline : le 3 avril 1922, Staline est élu secrétaire général du Comité central du PCR(b).

Au cours de la campagne antireligieuse de 1921-1923, 2 691 prêtres, 5 410 moines et moniales ont été condamnés et exécutés, environ 15 000 serviteurs de l'Église sont morts sans jugement. Le 16 juin 1923, après 13 mois de détention, le patriarche Tikhon adresse une déclaration à la Cour suprême de la RSFSR : « Reconnaissant le bien-fondé de la décision du tribunal de me traduire en justice pour activités antisoviétiques, je me repens de ces fautes contre le régime d'État. J'affirme par la présente que désormais je ne suis pas l'ennemi du pouvoir soviétique. » Le 27 juin, le patriarche est libéré. Cette libération miraculeuse a deux explications purement pratiques. Pendant toute la durée de la détention du patriarche, les milieux religieux occidentaux et l'opinion publique, par l'intermédiaire des chefs d'État, ont exercé une pression constante sur la direction du parti soviétique. Une condamnation à mort du patriarche aurait signifié une dégradation de la position internationale du pouvoir soviétique. Mais il y avait une circonstance beaucoup plus importante, profondément intérieure. Lénine en est à sa troisième attaque cérébrale. Le Politburo est dans un état de tension extrême. Les tâches prioritaires des membres du Politburo sont le renforcement

d'urgence de leur propre garde et l'épuration de l'Armée rouge des anciens spécialistes militaires tsaristes. L'exécution du patriarche pourrait aggraver la situation.

Quant au service de Dzerjinski, il avait d'ores et déjà accompli un travail qui, en substance, rendait inutile l'exécution du patriarche de l'Église orthodoxe russe.

En décembre 1921, pour mettre en œuvre les instructions de Lénine, Dzerjinski avait fixé la tâche de diviser l'Église orthodoxe : « La politique de désorganisation de l'Église doit être menée par la Vtchéka, et par personne d'autre. » Dzerjinski confie ce travail à Evgueni Tutchkov, qui prend la tête de la 6^e section « ecclésiastique » du Département secret de la GPU.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que cette 6^e section « ecclésiastique » du Département secret de la GPU soit dirigée par un homme sans formation ni expérience professionnelle. C'est normal. L'expérience professionnelle de Dzerjinski lui-même, avant la Tcheka, se résume à trois semaines de travail comme imprimeur sur une fabrique de tabac à chiquer, en exil. En outre, le 30 mai 1923, Dzerjinski est engagé comme employé de la 18^e section du service de traction de la gare Moscou-3. Il y est élu « serrurier d'honneur » du parc de marchandises. Il est inscrit au 7^e, le plus haut, échelon des ouvriers du chemin de fer, avec un salaire de 355 roubles. À cette époque, Dzerjinski dispose à Moscou de trois appartements. Sa famille vit au Kremlin, au deuxième étage du bâtiment de l'Armurerie. Il est officiellement enregistré dans la ruelle de l'Assomption, entre Petrovka et la Grande Dmitrovka. Un autre appartement se trouve à Petrovka, dans une maison confisquée par le NKVD pour ses besoins.

Note de Dzerjinski à son secrétaire : « Il faut arranger toutes les petites fenêtres pour qu'il ne fasse pas de courant d'air. Tapisser les portes pour qu'on n'entende pas les conversations. Changer les rideaux sales. »

Une autre note : « Il me faut une bibliothèque-armoire. Procurez-la. Soit chez nous à la GPU, soit au Conseil suprême de l'économie nationale. Je ne pourrai pas payer, il faudra la mettre sur le compte de l'État. »

L'année 1922 a été, en un certain sens, favorable à 217 représentants de l'intelligentsia russe. En un certain sens, car on les a expulsés de Russie, mais on ne les a pas tués. Il en alla à peu près de même pour les antiquités ecclésiastiques auxquelles on n'a pas fait subir la fonte, mais qu'on a vendues à l'étranger en tant qu'objets de musée intacts. L'État soviétique a financé l'élimination de l'intelligentsia.

Note du vice-président de la GPU, Ounchlicht, au secrétaire général Staline, du 22 août 1922 : « Personnel. Strictement secret. Je vous transmets le budget des dépenses pour l'expulsion de l'intelligentsia antisoviétique à l'étranger. Je vous prie de débloquer un fonds spécial de 50 milliards de roubles. » À cette époque, un poud de farine coûte 14 millions. Un simple calcul montre que l'expulsion de l'intelligentsia a coûté à l'État un demi-wagon de farine.

L'année suivante, 1923, après cette expulsion, une réforme monétaire fut menée en Russie soviétique et le rouble-or, ou tchervonets, fut introduit. On a conservé des lettres de Dzerjinski à sa nièce. Il l'aidait financièrement. Le 23 janvier 1924, il lui envoie deux tchervonets. Le 7 février – deux tchervonets. Le 7 juillet – deux tchervonets. Convertie en tchervonets, toute l'histoire de l'expulsion des 217 représentants de l'intelligentsia russe n'a coûté qu'un seul tchervonets.

Le 4^e bureau du Département secret de la GPU est chargé de la question de l'intelligentsia. Au 23 août 1922, les 217 personnes se trouvent toutes soit en résidence surveillée, soit dans les prisons de

la GPU. On ne les libère de détention qu'après deux déclarations : premièrement, l'accord pour le départ ; deuxièmement, l'accord pour partir à leurs propres frais. Deux groupes ont été envoyés de Petrograd sur des bateaux affrétés à l'Allemagne. L'un s'appelait l'Oberbürgermeister Haken, l'autre Prusse. Mais ils sont entrés dans l'histoire non pas sous leurs noms allemands, mais sous une appellation commune, imagée – « le bateau des philosophes ». Sur ce bateau se trouvaient Berdiaev, Frank, Troubetskoï, Iline, Karsavine, Osorguine, Vycheslavtsev, Sorokine, Chestov, Aïkhenvald – de nombreux philosophes, économistes, philologues. D'autres ont été envoyés par train. L'expulsion s'est poursuivie en 1923.

Tout retour au pays était passible de la peine capitale – la fusillade. C'est ce que stipule l'article 7 du Code pénal de la RSFSR. Cette précision a été introduite personnellement par Lénine en mai 1922, deux semaines avant son attaque cérébrale.

Les expulsés étaient autorisés à emporter avec eux un manteau d'hiver, un manteau d'été, un costume, deux caleçons, deux chemises, deux paires de bas. Comme bijoux, seules les alliances étaient autorisées. Les croix pectorales étaient retirées.

Pour repérer les dissidents, un Bureau d'aide aux organes de la GPU a été créé dans les provinces dès avril 1922.

Extrait des instructions du Département secret de la GPU concernant l'organisation de ces Bureaux, signées par Guenrikh Iagoda. Le futur chef du NKVD Iagoda, en 1922, occupe le poste de chef adjoint de la direction secrète-opérationnelle de la GPU. En langage soviétique ancien, cela signifie qu'il est adjoint au chef de la Direction secrète-opérationnelle de la GPU. Voici ce qu'il écrit dans l'instruction : « Les membres des Bureaux d'aide aux organes de la GPU assistent aux assemblées générales, où la physionomie du personnel de l'institution apparaît le plus nettement ; ils inscrivent sur leurs listes les personnes suspectes de manque de loyauté, remplissent pour chacune d'elles un questionnaire secret, facilitent l'embauche d'employés secrets de la GPU et leur infiltration dans le collectif. »

Un Bureau d'aide aux organes de la GPU est organisé dans chaque institution d'État, publique, coopérative ou privée, ainsi que dans les établissements d'enseignement supérieur.

Stricto sensu, le prétexte à l'expulsion de l'intelligentsia a été la première « affaire des médecins » de l'histoire soviétique. Le commissaire du peuple à la Santé, Semachko, avait assisté au Congrès panrusse des médecins. Après le congrès, il écrivit une lettre au Politburo. Dans cette lettre, le commissaire du peuple à la Santé accusait ni plus ni moins ses collègues d'avoir organisé une offensive contre la médecine soviétique, d'avoir exalté la médecine zemstvo et d'avoir tenté de créer leur propre organe de presse professionnel. Le médecin Semachko recommande de brûler au fer rouge toute mention de la célèbre médecine zemstvo russe.

Au verso de la lettre de Semachko, Lénine écrit à Staline : « Je pense qu'il faut montrer cela strictement en secret à Dzerjinski, en tirer une directive. Il est chargé, avec Semachko, d'élaborer un plan de mesures. En faire rapport au Politburo. 22 mai 1922. »

Le lendemain, Lénine est frappé d'une attaque.

Un mois plus tard, les délégués au congrès des médecins sont envoyés en exil, avec la formule : « Pour avoir utilisé leur position à des fins d'agitation antisoviétique. »

Aussitôt que Lénine retrouve l'usage de la parole, il dicte à Staline une lettre sur l'accélération de l'expulsion des intellectuels dissidents : « Il faudrait expulser à l'étranger quelques centaines de ces messieurs sans pitié. Nous assainirons la Russie pour longtemps. Les arrêter sans en annoncer les motifs. Partez, messieurs. »

La fuite des cerveaux hors de Russie a commencé par l'expulsion des cerveaux.

Ainsi, la NEP, nouvelle politique économique, a commencé par la destruction de l'Église et la répression de l'intelligentsia et des spécialistes.

Sur l'ordre de Dzerjinski, une note analytique est rédigée dans les murs de la GPU : « La nouvelle politique économique du pouvoir soviétique a créé le danger d'une union des forces des groupes bourgeois et petits-bourgeois, qui trouvent un appui dans les conditions de développement de la NEP. »

Et il a fallu que le commanditaire de cette note analytique, Félix Dzerjinski, meure après un discours en défense d'une politique économique absolument libérale pour l'époque. En 1924, le chef de la GPU, Dzerjinski, devient en plus président du Conseil supérieur de l'économie nationale (VSNKh). À Moscou, on a aussitôt répandu la rumeur selon laquelle Dzerjinski amènerait au VSNKh un grand groupe de tchékistes. Cette rumeur s'est entièrement confirmée. Le groupe de camarades venus travailler au VSNKh depuis la Tchéka est dirigé par Mantsev, ancien chef de la Tchéka de Moscou puis d'Ukraine.

Mais l'air d'une économie un peu desserrée par la NEP a joué un mauvais tour au chef de la GPU. Dzerjinski s'est mis à parler de la nécessité de renforcer le capital privé. Puis il prit la parole pour la prospérité du village, qui avait commencé à dépasser l'industrie dans son développement. Il prononça des mots sacrilèges, disant qu'il ne fallait pas craindre la petite bourgeoisie rurale. Dzerjinski criait qu'il ne fallait pas faire monter les prix de gros et pousser les fonds vers le capital fixe de l'industrie. Que l'industrialisation à tout prix était un non-sens antisoviétique. Il fut obsédé par l'idée de la productivité du travail en 1913. Il voulut la hisser immédiatement à ce niveau en 1924. Totalement profane en économie, le chef de la GPU, Dzerjinski, croyait pieusement qu'on pouvait résoudre les questions économiques par des campagnes éclair. Une campagne, par exemple, pour élever la productivité du travail.

Les ouvriers, à cette époque, après l'autorisation de la vente de la vodka, interdite auparavant, buvaient sans mesure. Après la paye et les fêtes, ils ne venaient pas travailler. Dzerjinski pensait naïvement, au départ, que les gestionnaires communistes des entreprises s'occuperaient des ouvriers. Ceux-ci ne voulaient pas entrer en conflit avec eux. Ils estimaient qu'ils avaient pour cela les directions des comités d'usine et les syndicats dans leur main. Mais, chez les responsables syndicaux, la grande mode du moment était le détournement de fonds. Peu importait de quels fonds il s'agissait – bibliothèques, clubs ou cotisations syndicales. Même au XIV^e congrès du parti, on a parlé du fait qu'« une vague de détournements a déferlé sur les organisations syndicales de base ».

Les dirigeants syndicaux ne valaient donc pas grand-chose. Les ouvriers ne les prenaient pas au sérieux. En fin de compte, le chef de la GPU et président du VSNKh, Dzerjinski, ne peut s'appuyer que sur des ingénieurs, techniciens et contremaîtres sans parti. Dans les usines, ces gens du « vieux régime » sont battus, arrosés d'eau, on lance des pierres contre les fenêtres de leurs appartements. Et eux, malgré tout, continuent de fixer les normes de production, les tarifs, et d'affecter les ouvriers selon leurs capacités et leur qualification. Dzerjinski défend son seul appui, apolitique. Il hurle au directeur d'usine : « Dans la fable, c'est le bœuf qui laboure, tire la charrue, et la mouche

sur son cou crie : nous labourons. Vous, directeur d'usine, vous êtes cette mouche. Je vous avertis, je vais renvoyer, traduire en justice. »

Sous Dzerjinski, cinq personnes sans parti, cinq anciens mencheviks – Ginzburg, Sokolovski, Stern, Kafengauz, Valentinov – occupent des postes influents au VSNKh. Aucun d'eux n'a adhéré au parti, bien que des propositions leur aient été faites. En 1931, ils seront condamnés. En 1925, Dzerjinski disait : « On dit qu'au VSNKh règne la domination des mencheviks. Je souhaite qu'il y ait une telle domination dans d'autres commissariats aussi. C'est la domination de travailleurs excellents. Ils travaillent non par peur, mais par conscience. » À ce propos de Dzerjinski, il faut ajouter une précision – sur la peur.

En 1924-1925, des arrestations ont lieu dans tout le pays. Au VSNKh, il y en avait très peu. C'est pourquoi beaucoup d'ingénieurs disaient que pendant un an et demi, sous Dzerjinski, ils avaient pu dormir tranquilles.

En avril 1925, Dzerjinski décide de trouver une place au VSNKh pour Boris Savinkov. Autrefois leader des SR, grand terroriste et ministre du Gouvernement provisoire, Savinkov se trouve alors dans la prison intérieure de la GPU. Dzerjinski voulait en faire un comptable. Le Politburo l'interdit. On précipita Savinkov dans la cage d'escalier de la prison.

Les discours de Dzerjinski sur les questions économiques, d'organisation et de personnel, sont publiés dans la presse profane dans une version fortement édulcorée.

Le 20 juin 1926, au plénum du Comité central, Dzerjinski explose complètement. Il défend les entrepreneurs privés, dit que le socialisme n'a jamais étudié le commerce. Puis il s'abat sur le commissaire du peuple au Commerce intérieur, Kamenev : « Je suis pris d'horreur devant notre système de gestion, cette agitation insensée avec des accords interminables et un bureaucratisme inouï. » Il suffoque à la tribune, tient à peine debout, vacille. Trois heures plus tard, il est mort.

Dans le journal Pravda, le lendemain, ses mots sur le bureaucratisme ont été adoucis.

Trotski lui avait alors lancé au plénum : « Faites attention, en dénonçant ce bureaucratisme qui décompose le parti ! Vous risquez, avec toutes les conséquences que cela implique, d'être inscrit dans le camp de l'opposition. » Sur ce point, Trotski avait vu juste. En 1927, la position dont Dzerjinski était devenu, pour son plus grand étonnement, partisan, sera baptisée « déviation de droite » et deviendra un motif de condamnation à mort.

Stricto sensu, la « déviation de droite », c'est, à l'origine, la position de Lénine. Par ailleurs, Lénine n'aimait pas personnellement Dzerjinski, et Dzerjinski évitait de citer Lénine.

Le milieu des affaires soviétique, du temps de la NEP, se méfiait extrêmement des prises de position économiques de Dzerjinski. Il ne pouvait en être autrement. Le système de la GPU, construit par Dzerjinski à Moscou et en province, fonctionnait sans faille : chantage des entrepreneurs, arrestations, expulsions. Parallèlement à sa passion pour l'économie, Dzerjinski avait su se préparer une relève en la personne de son adjoint à la GPU, Menjinski, et du membre du collège de la GPU, Iagoda. Dzerjinski était un bourreau de travail, il avait le temps de tout faire. Il disait : « Je ne m'épargne pas, je ne m'épargne jamais. »

Après la mort de Dzerjinski, le nouveau chef de la GPU, Menjinski, déclara : « Il n'était pas seulement un grand terroriste, mais aussi un grand tchékiste. Il agissait non seulement par l'horreur, mais par une profonde compréhension des zigzags de l'âme humaine. »

Aux funérailles, la GPU de Toula envoya une couronne faite de Mauser, de baïonnettes et de sabres. Les sabres – comme des épis sur l’emblème soviétique. Gorki pleurait. On se souvenait que la seule activité culturelle à laquelle Dzerjinski avait assisté pendant les années du pouvoir soviétique avait été la projection du film Les funérailles de Vladimir Ilitch Lénine.

De son vivant comme après sa mort, on cacha soigneusement un épisode de sa petite enfance. Enfant, il avait tué sa petite sœur Wanda. Par accident. Avec un fusil